

Castres, ce Lundi



Cher Monsieur et ami

Vous m'excuserez si je ne vous ai pas remercié tout de suite de l'affectueuse obligation avec laquelle vous avez répondu à ma lettre. J'abuse un peu de vous, dont le temps est si bien pris par de beaux et intéressants travaux. Pardonnez en faveur de celui qui vous aimait si profondément. Car M^r Boule a bien raison et je le sais au moins aussi bien que lui. Mon pauvre papa vous aimait, il vous cherissait comme un frère d'élection. Il était heureux de vous savoir comme apprécié de tout l'univers intellectuel. Pour lui il n'ambitionnait rien, pour vous il souhaitait la gloire et joignait des hommages que le monde savant a rendu à votre intelligence.

à vos découvertes. Je ne dirai pas qu'il
aimait jusqu'aux défauts que vous
pouvez avoir, mais presque, tant il
est vrai que nous aimons tout de ceux
auxquels appartient notre cœur.

Cette lettre de M^r. Boule. m'a
vivement émue; je l'ai lue plusieurs
fois; si cela ne vous prive pas je
vous demanderai de la garder, sinon
je me contenterai d'en prendre copie
pour la revoir à certaines heures où
il est si doux et si triste de vivre
avec ses seuls souvenirs. Qui, c'est
bien ainsi que mon cher papa
comprendrait que ses amis le regrettent
dans cette note à la fois virile et
affectueuse. Il n'y a dans la lettre
de M^r. Boule qu'un mot dont je
discuterai l'application très juste
au caractère de papa. C'est le
mot résignée, qui vient ainsi: "la
philosophie douce et résignée."
Douce c'est très vrai, résignée, c'est



plutôt mélancolique, presque triste
qui couvrent. Il me semble que
l'idée de résignation s'accompagne
d'une acceptation chrétienne, d'une
soumission à la volonté de Dieu que
mon cher papa n'a jamais eue au
cœur, ni dans l'esprit. Ceci n'a
pas une importance quelconque; je
vous le dis parce que cela me paraît
juste, voilà tout.

Contrairement à ce que vous
croyez, je n'ai pas de lettres de
papa d'une valeur ou d'une
portée toute spéciales. Elles sont pour
la plupart trop intimes parlant trop
de nous, des enfants, pour intéresser.
Cependant toutes ont un grand
charme et quelques-unes peuvent
être lues par tout le monde. Je
crois pouvoir les réunir à des lettres
écrites par papa à ses amis, lettres
dans lesquelles je crois retrouver
son esprit sa causerie toujours si

intéressantes. Cela ne s'accompagnait
d'aucune idée de publicité. Je ne
dis pas que je dédaigne la gloire
littéraire, ce serait bien sot de ma
part, mais l'opinion des indifférents
ne m'intéresse pas beaucoup. Encore
j'emploie un terme bien mordant,
avec la crainte de vous choquer.

Mon seul désir — était de rendre
hommage à celui que j'ai toujours
si tendrement admiré et aimé. Je
souhaitais avoir un livre de lui
imprimé ou édité avec soin, signé
de son nom, pour le placer dans la
bibliothèque de Latour. L'offrir à
des rares amis. C'était comme un
bouquet de fleurs posé sur sa
tombe, l'hommage le plus tendre
et le plus respectueux — que je
pouvais rendre à sa mémoire.

Si ni vous, ni aucun autre de
ses amis ne peut me communiquer de
lettres, je me contenterai de faire



relier les miennes, telles qu'elles sont
écrites de sa main. Ce sera toujours
un précieux héritage pour mes
enfants qui verront plus tard
combien leur grand père s'est
intéressé à leur développement
intellectuel.

Pardonnez-moi cher
Monsieur et ami d'abuser ainsi
de votre affectueuse amitié; remerciez
Madeleine de son aimable lettre, je
lui répondrai au premier moment
croyez aussi que Madame Castaigne
à vous très sincère et très vive
affection : Marie